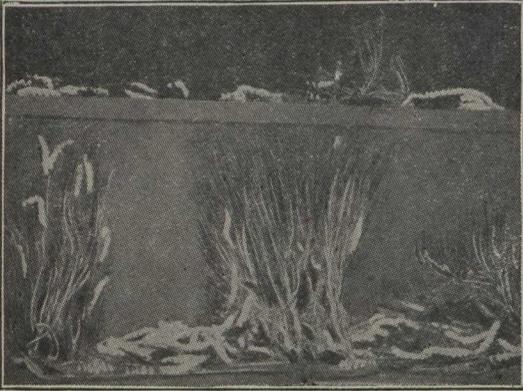


Un insecte



merveilleux

On a tenté d'implanter au Canada l'industrie des vers à soie, et les expériences faites depuis deux ans ont amplement prouvé que l'entreprise était non seulement possible, mais d'un succès certain, si elle recevait le concours des autorités gouvernementales, fortement intéressées à développer des sources nouvelles de revenus. Mais



Vers à soie prêts à monter à la bruyère

l'élevage du ver à soie n'est encore qu'à l'état d'essai au pays, et bien peu nombreux sont ceux qui en connaissent tous les mystères.

Le créateur de la soie, ces étoffes chatoyantes si recherchées dans le monde entier, et qui sont l'orgueil des grandes fabriques françaises, est un modeste insecte, qui réclame des soins infinis.

Cet obscur travailleur, producteur d'une merveille pourtant, est peut-être le seul insecte qui puisse être qualifié de domestique, mais cette domesticité de plusieurs siècles a pesé sur lui et a enlevé une partie de sa force et de son adresse.

A l'état de nature, le papillon du ver à soie devait avoir un vol puissant; aujourd'hui, le mâle ne peut que voler autour de la femelle; celle-ci, immobile, semble ignorer qu'elle a des ailes.

Ils sont incapables de se soustraire à leurs ennemis, et s'ils ne recevaient point les soins assidus et intéressés de l'homme, la race serait incapable de croître et de reproduire.

Toutefois, l'époque où les vers à soie devaient vivre libres dans les forêts de la Chine se perd dans la nuit des temps, car aussi haut que l'on peut remonter, on voit toujours le ver à soie élevé par l'homme. D'après M. Mailla ("Histoire de la Chine"), il paraît que deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, l'empereur Hoang-ti, voulant que sa légitime épouse Si-ling-chi contribuât au bonheur de son peuple, la chargea d'examiner les vers à soie et d'essayer d'utiliser leurs fils: "Si-ling-chi fit ramasser une grande quantité de ces insectes, qu'elle voulut nourrir elle-même dans un lieu qu'elle destina uniquement à cet usage; elle trouva non seulement la façon de les élever, mais encore la manière de dévider leur soie et de l'employer à faire des vêtements."

Les auteurs, qui ont écrit cette histoire et sur lesquels se base M. Mailla, n'ont-ils pas réuni sous le règne de Hoang-ti des événements qui datent peut-être d'un temps plus ancien? On ne sait trop que répondre à cette question. Quoi qu'il en soit, les impératrices qui succédèrent à Si-ling-chi se li-



Décoconnage—Femmes enlevant de la bruyère les cocons qui y sont attachés

vrèrent toutes à l'élevage des vers à soie; il est vrai qu'aujourd'hui les intrigues multiples de la politique chinoise leur font abandonner cette occupation.

Cette industrie fut gardée en Chine avec une féroce jalousie: un édit impérial condamnait à la peine de mort toute tentative de la transmettre au de-

hors; néanmoins, les Japonais d'abord en surprirent les secrets, vers le commencement de notre ère. L'industrie de la soie s'étendit rapidement dans les pays orientaux jusqu'à la mer Caspienne, puis passa en Macédoine, en Grèce, en Italie, et enfin en France, vers le milieu du XV^e siècle.

On sait l'ardente passion que Henri IV montra pour cette noble industrie, plantant des mûriers partout sur les routes, sur les places, dans les cours de ses palais et jusque dans ses Tuileries: car il ne suffisait point d'introduire le ver à soie, il fallait aussi songer à sa nourriture, qui se compose exclusivement des feuilles du mûrier.

La France sut suivre l'impulsion qui lui était ainsi donnée, et elle acquit rapidement une prépondérance indiscutable qu'elle a gardée jusqu'à nos jours et qui lui vaut le privilège de répandre sur le monde entier ses belles soieries, dont la production annuelle dépasse 600 millions de francs.

Le ver à soie naît de la "graine". C'est ainsi que l'on nomme improprement les oeufs pondus par le papillon femelle du Bombyx Mori. Ils ressemblent, du reste, à certaines semences végétales: ils sont de la grosseur d'une tête d'épingle; un vernis gommeux les recouvre tout en laissant transparente la couleur jaune de la pâte. Pondus durant l'été précédant contre une pièce de mousseline, les oeufs sont conservés jusqu'au printemps suivant; on doit s'appliquer à en faire coïncider l'éclosion avec l'é-



La ponte chez les vers sauvages

poque où les mûriers émettent leurs premières feuilles, afin que les jeunes vers trouvent la nourriture délicate qui leur est nécessaire durant le premier âge, c'est-à-dire que l'éclosion doit avoir lieu vers la seconde moitié du mois d'avril. Pour l'activer on soumet la graine à une température de 15 à 22 degrés, en plaçant les oeufs soit sous les vêtements de la fermière ou dans des lits bien bassinés; on tend du reste à abandonner ce mode d'incubation, et l'on place aujourd'hui les oeufs dans un petit appareil dénommé "couveuse" ou "castelet", appareil qui est chauffé à l'aide d'une veilleuse à huile.

Au bout du quatorzième jour d'incubation environ, la coque de l'oeuf, après avoir passé de la teinte lilas à une nuance blanchâtre, éclate et livre passage à des vers de taille informe de trois millimètres de long, duveteux, noirs et luisants comme du jais. Au fur et à mesure des éclosions, l'on étend sur la graine une pièce de tulle sur laquelle on répand quelques feuilles de mûrier hachées: les jeunes vers, attirés par l'odeur de la nourriture, passent au travers des mailles du tulle et grimpent sur les feuilles. La magnaudeuse enlève, à la fois, le tulle, les feuilles et les vers, et place les précieux insectes dans un panier situé dans une pièce chaude, panier où viendront les rejoindre ceux qui éclore plus tard. Les jeunes insectes, très voraces, réclament constamment de la nourriture, et il faut leur faire de fréquentes distributions de feuilles de mûrier finement hachées et tamisées; ils doivent également

être maintenus à une température régulière de 24 degrés centigrades environ. Cinq jours après l'éclosion se produit un événement fort grave, qui se reproduira quatre fois durant l'existence du ver: l'insecte "mue, il dort", dit-on dans les Cévennes; en effet, il cesse de manger, reste absolument immobile, et change sa peau, devenue trop petite, pour un vêtement plus ample.



Jeunes vers sur des feuilles de mûrier

On s'empresse alors de garnir les tables de faisceaux de bruyère, sur lesquels les insectes ne tardent pas à grimper pour y confectionner leurs cocons.

Rien n'est plus curieux que de voir travailler le minuscule artisan; son endroit choisi dans le faisceau de bruyère, il amarre son corps par un réseau de fil léger, il délimite un espace offrant à peu près la forme d'un oeuf, qu'il tapisse de la soie qu'il déverse de ses glandes.

Sa tête et la partie antérieure de son corps s'animent d'un balancement régulier, et la bouche dépose le fil soyeux par petits paquets ayant la forme d'un 8; il change bientôt de position, continuant sans interruption le travail, si bien qu'en peu de temps l'animal est entouré d'une légère enveloppe soyeuse, ébauche du cocon futur.

On peut encore suivre le travail du ver, mais il continue à tapisser à l'intérieur la coque soyeuse, et, bientôt, il se dérobe aux regards indiscrets.

Le cocon, la demeure finie, le ver subit une curieuse transformation, il devient chrysalide, état intermédiaire avant de devenir papillon; la léthargie de la chrysalide n'est qu'apparente, elle cache une vie interne très active; peu à peu le papillon se forme et au bout de vingt à trente jours, suivant la température, l'insecte perceant le cocon recouvre la liberté. Il est papillon, mais il est loin d'avoir l'élégance des papillons, qui voltigent autour des fleurs, c'est un être lourd avec des ailes petites et sans puissance. Il consacre les derniers jours de son existence — il meurt en effet dix jours environ après sa sortie du cocon — pour produire de la graine, que le graineur conserve avec soin pour la vendre l'année suivante.

Sauf dans le cas spécial où l'on veut obtenir de la graine, on empêche le ver à soie d'accomplir sa der-



Cocons de vers sauvages

nière transformation, car le cocon percé pour la sortie du papillon est sans valeur pour la filature.

Au bout de huit jours environ après la mise en bruyère, on enlève les faisceaux des tables, et des femmes, réunies en nombre suffisant, enlèvent les cocons un à un de la bruyère.

Les cocons, emballés dans des paniers d'osier, sont envoyés sans tarder à la filature.